

Autrefois et maintenant

MONSIEUR Massicotte à qui nous devons des souvenirs si intéressants des temps anciens, parlait dans le numéro de novembre 1924 du *Bulletin des Recherches Historiques*, du tablier que nos ancêtres portaient et citait l'opinion à ce sujet de plusieurs vieillards. Je puis corroborer les assertions de ces vieillards et déclarer que je me rappelle fort bien avoir vu au Sault-au-Récollet des vieux Canadiens qui portaient le tablier. Ils en avaient deux, l'un pour la semaine et l'autre plus beau pour les dimanches. Mais c'était avant 1850 et à partir de cette date je ne me souviens pas d'en avoir vu. Je me rappelle bien aussi avoir vu ces vieux Canadiens avec la tuque et les souliers de *beu* et les bottes sauvages. Tous les enfants qui allaient à l'école portaient comme moi des souliers de *beu* qui avaient assez bonne mine lorsque le temps était sec, mais s'aplatissait dans l'eau ou la neige.

La botte française était un luxe, un signe de distinction que peu de personnes à la campagne pouvaient se procurer avant 1840 ou 1845. On se rappelle que le célèbre Joseph Masson, lorsqu'il partit de Saint-Eustache pour entrer au service de M. Robertson, à Montréal, avait aux pieds des souliers de *beu* et que rendu à la Côte-des-Neiges, avant d'entrer dans la ville, il chaussa les belles bottes françaises qu'il portait dans un mouchoir. M. Massicotte qui rappelle cet incident, dit aussi que, obéissant aux conseils de M. Papineau, les patriotes et plusieurs de leurs chefs même, ne portaient de la tête aux pieds que des choses fabriquées au pays. C'est avec la tuque bleue ou rouge, le capot d'étoffe canadienne et les souliers de *beu* ou les bottes sauvages qu'on les représente dans les vieilles peintures.

C'était d'ailleurs le règne de la chandelle, de la vieille chandelle de suif dont la lumière éclaira mon A.B.C., dont il fallait à tout moment couper la mèche à l'odeur désagréable. Il fallait toujours avoir à la main les mouchettes à moins de se servir de ses doigts au risque de se brûler. Combien de fois j'ai manié les mouchettes, afin de procurer à mon père toute la lumière qu'une pauvre chandelle pouvait lui donner pour lire son journal, la vieille *Minerve*, l'évangile politique, à cette époque, des Canadiens, l'organe de La Fontaine.

Il me semble voir suspendus à une corde les tubes dans lesquels on introduisait le suif et la mèche dont la chandelle était faite. Elle donnait peu de lumière cette chandelle et il en fallait plusieurs pour éclairer chaque pièce d'une

maison ordinaire ; elle a dû faire bien des aveugles.

C'était encore le temps où le briquet frappant le silex produisait les étincelles qui nous donnaient le feu et la lumière, car les allumettes n'avaient pas encore fait leur bienfaisante apparition. Ces étincelles enflammant l'amadou avec lequel les fumeurs allumaient leurs pipes et elles mettaient le feu à la poudre du vieux fusil à pierre dont le chasseur et le soldat se servaient, le premier pour tuer le gibier, le second pour tuer ses semblables.

Les voitures à quatre roues étaient rares, à cette époque, la calèche et le *cab* étaient les principaux, sinon les seuls véhicules en usage. Le *cab* était une espèce de boîte ou de tombereau couvert plus haut en avant qu'en arrière, où il fallait se bien tenir pour ne pas être écrasé par un gros voisin. Il y avait aussi, à la campagne spécialement, la petite charrette dépourvue de ressorts, où le voyageur sursautait continuellement comme s'il eut été assis sur une pile électrique.

Vu les chemins affreux de l'époque, dans la saison des pluies ou la fonte des neiges, le voyage était pénible. Je me rappelle que pour me rendre du Sault-au-Récollet à Sainte-Thérèse, le cheval qui nous conduisait, mon père et moi, alla au pas tout le temps pendant quatre heures qui parurent éternelles. Mais les voitures et les chemins de ce temps-là étaient favorables aux dyspeptiques, ils remplaçaient avantageusement le massage et les exercices gymnastiques. La calèche se balançant sur des bandes de cuir était la voiture favorite et les gens riches savaient la rendre confortable et jolie. Avoir la plus belle calèche de la paroisse était un honneur, et je me rappelle combien on admirait la calèche de M. Pascal Lachapelle, le plus riche citoyen du Sault-au-Récollet, et aussi la calèche dans laquelle M. Joseph Masson passait comme un éclair devant la maison de mon père pour se rendre à Terrebonne.

Grâce à l'introduction dans les églises des poêles des Trois-Rivières, on y gelait moins qu'autrefois, mais si ceux qui avaient des bancs près des poêles rôtissaient, les malheureux qui en étaient éloignés, avaient hâte de se rendre chez eux pour se réchauffer.

Des bateaux à voiles, point de télégraphe, de téléphone, point de chemins de fer, ni aucune des inventions merveilleuses enfantées par la vapeur et l'électricité, rien de ce qui fait l'admiration des hommes de notre temps et leur procure tant de confort. Et cependant on se demande si la vie humaine n'était pas aussi heureuse que maintenant. Plus simple, moins exigeante, moins obsédée par l'amour de l'argent et des plaisirs, plus religieuse et morale, elle avait ses charmes et ses avantages.